
LA DIALECTIQUE SOCIALE

Sans entrer pour le moment en de longs préambules sur ce que nous entendons par logique sociale, supposons celle-ci déjà formée, ce qui suppose l'établissement d'institutions qui sont à la société ce que les notions fondamentales sont à l'individu, et voyons fonctionner ces grandes notions sociales. Ce fonctionnement est une sorte de dialectique, qui présente en effet avec la dialectique proprement dite des analogies dignes de mention.

Quand un homme discute ou bien délibère avec lui-même, ou quand il développe sa pensée et trame son plan (c'est là toute sa vie mentale à vrai dire), que se passe-t-il en son for intérieur? Mille idées, mille moyens d'action se présentent successivement à sa conscience, apportés presque au hasard par sa mémoire en activité ou plutôt par les interférences plus ou moins heureuses de ses souvenirs; et par ses souvenirs il faut entendre autant de courants distincts qui sillonnent son cerveau en tous sens et qui étendent ou entretiennent incessamment d'une cellule cérébrale aux autres la répétition d'un même état dynamique spécial (d'une vibration si l'on veut). Il s'ajoute à cela l'apport direct des sens; mais c'est toujours par la rencontre d'un courant interne avec une sensation extérieure, que se produit la perception, comme c'est toujours par la rencontre de deux ou plusieurs courants entre eux que se produit la pensée proprement dite. Cette rencontre d'ailleurs n'est heureuse et ne donne ainsi lieu à la perception et à la pensée que parce que les éléments rapprochés, qui sont eux-mêmes pris à part des jugements, s'accordent et se confirment. Quant aux rencontres malheureuses, après essai, elles sont rejetées. Maintenant, les perceptions et les pensées formées de la sorte se rencontrent à leur tour dans le cerveau où elles se succèdent pendant le travail de la méditation : tantôt elles se contredisent ou impliquent contradiction, tantôt elles se confirment ou impliquent confirmation, tantôt elles ne paraissent ni se contredire ni se confirmer. Dans le premier cas, elles se combattent, et la plus forte en foi chasse l'autre ;

dans le second et même dans le troisième cas, elles peuvent s'ajouter les unes aux autres par un grossissement de foi indéfini. Il y a donc des jugements substituables, d'autres accumulables indéfiniment. Ces derniers sont ceux qu'on appelle vrais, comme on appelle utiles les buts susceptibles de s'accumuler sans fin. Car cette distinction capitale entre les soustractions et les additions de foi, et aussi de désir, est générale et embrasse aussi bien le champ de l'activité que celui de l'intelligence. — Or, d'ordinaire il arrive, conformément à des probabilités évidentes, que, dans un esprit méditatif ou délibérant, la succession tumultueuse des idées ou des volontés substituables précède le déroulement harmonieux des idées ou des volontés accumulables. Il en est ainsi non seulement dans l'ensemble de la pensée et de la conduite, mais dans chaque branche de l'une et de l'autre. Quand un homme médite sur un sujet donné, une idée lui vient, puis une autre idée, jusqu'à ce que, d'idée en idée, de rature en rature, il saisisse enfin par le bon bout la solution du problème et, à partir de ce moment, coure de lueur en lumière.

N'en est-il pas de même en histoire? Quand une société élabore quelque grande conception que sa curiosité séculaire pressent avant que sa science, en la développant, la précise, par exemple l'explication mécanique du monde, ou quelque grande conquête que son ambition rêve avant que son activité la déploie, par exemple la fabrication ou la locomotion ou la navigation à vapeur, on voit d'abord le problème ainsi posé susciter toutes sortes d'inventions, d'imaginaires contradictoires, apparues ici ou là, disparues bientôt, jusqu'à la venue de quelque formule claire, de quelque machine commode qui fait oublier tout le reste et sert désormais de base fixe à la superposition des perfectionnements, des développements ultérieurs. Le *progrès* est donc une espèce de méditation collective et sans cerveau propre, mais rendue possible par la solidarité (grâce à l'imitation) des cerveaux multiples d'inventeurs, de savants qui échangent leurs découvertes successives. Ici la fixation des découvertes par l'écriture, qui permet leur transmission à distance et à de longs intervalles de temps, est l'équivalent de cette fixation des images qui s'accomplit dans le cerveau de l'individu et qui constitue le cliché cellulaire du souvenir.

Il en résulte que le progrès social, comme le progrès individuel, s'opère par deux procédés, la substitution et l'accumulation. Il y a des découvertes ou des inventions qui ne sont que substituables, d'autres qui sont accumulables. De là des *combats* logiques et des *unions* logiques. C'est la grande division que nous allons adopter et où nous n'aurons nulle peine à répartir tous les événements de l'histoire. Mais,

avant tout, il convient de remarquer une autre analogie plus profonde avec la logique individuelle. Le fleuve toujours coulant de vie psychologique sans lequel les idées et les perceptions mêmes de l'individu cesseraient d'éclorre, et sans lequel, par suite, la raison de l'individu — c'est-à-dire son besoin plus ou moins fort d'accord logique entre ses idées et ses perceptions simultanées — n'aurait jamais lieu de s'exercer, c'est la mémoire, comme nous l'avons dit. De même, le fleuve intarissable de vie sociale, c'est l'imitation. Une invention, une découverte quelconque n'est que la rencontre, dans un cerveau, de deux courants imitatifs propres à se fortifier réciproquement, comme un jugement n'est que la rencontre de deux souvenirs. Et quand ces rencontres-là à leur tour se rencontrent, soit pour se combattre et se remplacer, soit pour s'aider et s'accumuler, c'est parce que l'imitation les a répandues dans la société. Comme une onde ne se propage jamais que dans un milieu de molécules déjà ondulantes et s'y propage toujours quand les ondulations de celles-ci servent la sienne plus qu'elles ne la contrarient ; comme une espèce organique ne se propage jamais que parmi des espèces elles-mêmes fécondes, et s'y propage toujours quand leur fécondité favorise la sienne plus qu'elle ne l'entrave ; ainsi une croyance ou un besoin, apporté par une découverte ou une invention récente, ne fait son chemin, par imitation, que dans un monde tout rempli de croyances ou de besoins nés de découvertes et d'inventions anciennes, reçues par imitation aussi, et y fait son chemin toujours à la condition de s'appropriier plus de croyances et de besoins qu'il ne s'en aliène.

Du reste, le désaccord entre un nouveau besoin qui surgit et les besoins anciens, entre une idée scientifique nouvelle et certains dogmes religieux, n'est pas toujours senti immédiatement, ou ne met pas toujours le même temps à se faire sentir, dans les diverses sociétés. Et, quand il est senti, le désir d'y mettre fin n'est pas toujours d'égale force. Son intensité, sa nature varient, d'après les temps et les lieux. Il existe, en effet, une *Raison* pour les sociétés, comme pour les individus ; et cette Raison, pour celles-là comme pour ceux-ci, n'est qu'un besoin comme un autre, un besoin spécial, plus ou moins développé par ses satisfactions mêmes, à la manière des autres besoins, et né aussi des inventions ou des découvertes qui l'ont satisfait, c'est-à-dire des systèmes ou des programmes, des catéchismes ou des constitutions qui, en commençant à rendre les idées et les volontés plus cohérentes, ont créé ou activé le désir de leur cohésion. Le voilà très simplement expliqué, ce besoin social d'accord logique que le lecteur aurait tort de prendre pour quelque force occulte ou quelque entité métaphysique. Non, il s'agit bien ici d'une force vraie,

qui réside dans le cerveau des individus, qui s'élève ou s'abaisse, dévie à droite ou à gauche, se tourne vers tel ou tel objet, suivant les époques ou les pays ; tantôt se réduit à une brise insignifiante, tantôt devient un ouragan, aujourd'hui s'attaque aux gouvernements politiques, hier aux religions ou avant-hier aux langues, demain à l'organisation industrielle, un autre jour aux sciences, mais ne s'arrête point dans son labeur incessant, régénérateur ou révolutionnaire. Ce besoin, ai-je dit, a été suscité et accru par une suite d'initiatives et d'initiations ; mais autant vaut dire par une suite d'imitations, puisqu'une innovation non imitée est comme n'existant pas socialement. Par conséquent, tous les ruisseaux ou les rivières de foi et de désir, qui se heurtent ou s'abouchent dans la vie sociale, quantités dont la logique sociale, sorte d'algèbre, règle les soustractions et les additions, — tous, y compris même le désir de cette sommation totale et la foi dans sa possibilité, sont dérivés de l'imitation. Car, rien ne se fait tout seul en histoire, pas même son unité toujours incomplète, fruit séculaire d'efforts conscients plus ou moins réussis. Un drame, il est vrai, une pièce de théâtre, fragment d'histoire où se mire le tout, est un accord logique difficile et graduel qui a l'air de se faire tout seul sans avoir été voulu par personne ; mais on sait que cette apparence est trompeuse, et cet accord ne s'opère si rapidement, si infailliblement, que parce qu'il répond à un besoin impérieux d'unité éprouvé par le dramaturge, et aussi par son public, auquel il l'a suggéré.

Il n'est pas jusqu'au *besoin d'invention* qui n'ait la même origine. A vrai dire, il complète le besoin d'unification logique et en fait partie s'il est vrai que la logique, comme il me serait facile de le montrer, soit à la fois un problème de maximum et un problème d'équilibre. Un peuple devient d'autant plus inventif et avide de nouvelles découvertes, à une époque donnée, qu'il a plus inventé et découvert à cette époque jusqu'au moment où sa veine s'épuise ; et c'est par imitation aussi que cette haute avidité gagne les intelligences dignes d'elle. Or les découvertes sont un gain de certitude, les inventions un gain de confiance et de sécurité. Le besoin de découvrir et d'inventer est donc la double forme que revêt la tendance au maximum de foi publique. Cette tendance créatrice, propre aux esprits synthétiques et assimilateurs, alterne souvent, parfois marche de front, mais en tout cas s'accorde toujours avec la tendance critique à l'équilibre des croyances, par l'élimination des inventions ou des découvertes en contradiction avec la majorité des autres. Tour à tour le vœu de majoration ou le vœu d'épuration de foi est plus pleinement satisfait ; mais, en général, leurs succès coïncident ou se suivent de près. Car, pré-

cisément parce que l'imitation est leur source commune, l'un et l'autre, aussi bien le besoin de foi pleine que celui d'une foi stable, ont un degré d'intensité proportionné, *cæteris paribus*, au degré d'animation de la vie sociale, c'est-à-dire à la multiplicité des rapports de personne à personne. Pour qu'une bonne combinaison d'idées éclaire les esprits d'une nation, il faut qu'elle luise d'abord dans un cerveau isolé; et elle aura d'autant plus de chance de se produire ainsi, que les échanges intellectuels d'esprit à esprit seront plus fréquents. Pour qu'une contradiction entre deux institutions, entre deux principes, soit gênante dans une société, il faut qu'elle y ait été d'abord remarquée par un esprit plus sagace que les autres, par un penseur systématique qui, dans ses efforts conscients pour unifier son faisceau d'idées, a été arrêté par cette difficulté et l'a signalée; d'où l'importance sociale des philosophes; et plus il y aura de stimulations mutuelles des esprits, et, par suite, de mouvements d'idées dans une nation, plus cette difficulté y sera aisée à apercevoir. — Par exemple, les rapports, les contacts d'homme à homme s'étant multipliés au delà de toute espérance dans le courant de notre siècle, par suite des inventions locomotrices, et l'action de l'imitation y étant devenue très forte, très large et très prompte, on ne doit pas s'étonner d'y voir la passion des réformes sociales, des réorganisations sociales rationnelles et systématiques, prendre les proportions que l'on sait, de même que la passion des conquêtes sociales, surtout industrielles, sur la nature, n'a plus connu de frein, à force d'avoir déjà conquis. Après le siècle des découvertes, donc (n'est-ce pas le nom que mérite le nôtre?), on peut prédire à coup sûr un siècle d'harmonisation des découvertes; la civilisation exige à la fois ou successivement cet afflux et cet apport.

Dans leurs phases peu inventives, à l'inverse, les sociétés sont aussi peu critiques, et réciproquement. Elles acceptent de divers côtés, par mode, ou reçoivent de divers passés dont elles héritent, par tradition, les croyances les plus contradictoires¹, sans que personne s'avise de remarquer ces contradictions; mais en même temps elles portent en elles, par suite de ces apports multiples, bien des idées

1. Par exemple, « le bouddhisme, dit M. Barth, portait en lui la négation, non du régime des castes en général, mais de la caste des brahmanes, et cela indépendamment de toute doctrine égalitaire, et sans qu'il y eût de sa part aucune velléité de révolte. Aussi est-il fort possible que cette opposition soit restée assez longtemps inconsciente de part et d'autre. » Mais à la longue elle est devenue flagrante. Ce qui n'empêche pas, autre contradiction inconsciente aussi, que « le nom de brahmane resta un titre honorifique du bouddhisme, et qu'à Ceylan il fut donné aux rois, » à peu près comme les noms de comte et de marquis sont des titres recherchés dans notre société démocratique elle-même, bien qu'elle soit la négation des principes féodaux.

et des connaissances éparses, qui, vues sous un certain angle, révéleraient leur mutuelle et féconde confirmation, dont nul esprit ne s'aperçoit. De même, elles empruntent curieusement aux nations voisines différentes, ou gardent pieusement en héritage de leurs différentes parentés, les arts, les industries les plus dissemblables, qui développent en elles des besoins mal conciliables, des courants d'activité en opposition les uns avec les autres; et ces *antinomies pratiques*, aussi bien que les contradictions théoriques qui précèdent, ne sont senties et formulées par personne, quoique tout le monde souffre du malaise entretenu par elles. Mais, en même temps, ces peuples primitifs ne voient point que, parmi leurs procédés artistiques, leurs outils mécaniques, il en est de propres à se prêter le plus grand secours, à concourir puissamment au même but, l'un servant à l'autre de moyen efficace, comme certaines perceptions servent d'intermédiaire explicatif à certaines hypothèses qu'elles confirment. On a connu longtemps séparément la pierre à broyer le blé et la roue à aubes sans se douter que, moyennant un certain artifice (c'est-à-dire par une troisième invention, l'idée de moulin, ajoutée à ces deux), la seconde pouvait aider extraordinairement la première à remplir son office, et la première offrir à la seconde un emploi inespéré. A Babylone, déjà, on gravait sur les briques, par impression de caractères mobiles ou de cachets, le nom du fabricant, et on composait des livres; mais on n'avait pas l'idée de joindre ces deux idées, et de composer des livres au moyen de cachets mobiles, ce qui eût été si simple et eût avancé de quelques milliers d'années l'apparition de l'imprimerie. Longtemps aussi la voiture et le piston à vapeur ont coexisté sans qu'on ait songé (toujours moyennant d'autres inventions) à voir dans le piston à vapeur le moyen de faire marcher la voiture. A l'opposé, vers la fin du moyen âge en dissolution, par exemple, combien de goûts de luxe licencieux et païen importés du monde arabe ou exhumés de l'antiquité se glissaient, se faufilaient à travers les meurtrières des châteaux et les vitraux des monastères, et y formaient des mélanges hardis, nullement choquants pour les hommes d'alors, avec les pratiques de piété chrétienne et les mœurs de rudesse féodale subsistante! De nos jours encore, combien de buts opposés, contradictoires, ne se propose pas journallement notre activité industrielle ou nationale! Cependant, à mesure que l'échange et le frottement des idées, que la communication et la transfusion des besoins sont plus rapides, l'élimination des idées et des besoins les plus faibles par les idées et les besoins les plus forts qu'ils contredisent s'accomplit plus vite, et, simultanément, en vertu des mêmes causes, les idées et les buts qui s'entre-confirment ou s'entr'

aident arrivent plutôt à se rencontrer dans un ingénieux esprit. Par ces deux voies la vie sociale doit atteindre nécessairement un degré d'unité et de force logique inconnu auparavant ¹.

Ce que nous venons de dire au sujet des idées et des actions qui ont pour objet le monde réel ou la vie réelle, s'applique aussi bien aux idées et aux actions qui ont trait au monde et à la vie imaginaires. Le rêve, à vrai dire, fait partie de la réalité comme le brouillard fait partie d'un paysage. De tous côtés viennent aux peuples primitifs, non seulement des connaissances ou des conjectures plus ou moins positives, mais des légendes ou des rêveries héroïques et religieuses; non seulement des recettes industrielles, des arts nouveaux, mais encore des rites et des formules de prières, sorte d'industrie transcendante. Or, pendant que la pauvre pensée des savants d'alors se nourrit comme elle peut par d'heureuses combinaisons de faits et des triages intelligents d'hypothèses, la pensée des théologiens fait son chemin en éliminant et en combinant beaucoup de dogmes et de légendes, pour former un corps de doctrine cosmogonique ou théogonique, incohérent à nos yeux sans doute, mais bien moins incohérent à coup sûr que le reste des cerveaux du temps. Et, pendant que l'industrie de ces époques reculées s'organise peu à peu par l'abandon de maints outils ou procédés reconnus moins commodes, et par l'agencement ingénieux de plusieurs outils ou procédés concourants, pareillement le culte public ou privé de ces âges ne cesse de se fortifier par le rejet de certains rites contraires à l'esprit général de la religion dominante, à sa thèse capitale, et par l'adoption des rites nouveaux, combinaison de rites anciens. Seulement, il est à noter que le double travail d'organisation logique dont il vient d'être parlé s'exerce d'abord avec un succès marqué sur les croyances et les besoins relatifs à l'invisible, longtemps avant que s'opère au même degré la systématisation inventive ou critique, créatrice ou éliminatrice, des croyances et des besoins positifs. Aussi la terre a-t-elle vu des catéchismes appris par cœur et passablement déduits, des livres sacrés d'une certaine beauté, de puissantes hiérarchies sacerdotales, des processions majestueuses de canéphores

1. On voit maintenant pourquoi le procédé de majoration de foi nationale, qui consiste à expulser du sein d'un peuple ses contradicteurs, religieux ou politiques (révocation de l'édit de Nantes, persécutions religieuses de tout genre), est toujours loin d'atteindre son but. On maintient de la sorte, il est vrai, les populations dans l'ignorance des contradictions qui peuvent atteindre leurs croyances; mais si le faisceau de celles-ci est maintenu par là, on empêche aussi qu'il en reçoive des accroissements. Car l'ignorance des contradictions qui émousse le sens critique stérilise aussi l'imagination et obscurcit la conscience des mutuelles confirmations. D'ailleurs il vient un moment où, comme dit Colins, l'examen est incompressible.

et de taureaux conduits à l'autel dans des temples admirables, bien des siècles avant qu'il y ait eu des manuels de physique ou d'astronomie, des livres profanes tant soit peu profonds, une solide organisation sociale, de grands ateliers et de grandes usines. La raison de cette différence est facile à comprendre. L'imaginaire se prête bien plus aisément que le réel à la coordination logique des jugements et des actions qui s'y rapportent. C'est donc de ce côté surtout que l'instinct logique des premières sociétés a dû se donner carrière. Puis, précisément à cause de la facilité relative de leur acquisition, les découvertes et les inventions d'ordre chimérique ont présenté alors une supériorité numérique qui, sans parler même du caractère jugé merveilleux de leurs révélations ou de leurs prodiges, explique leur importance vraiment majeure à côté de quelques découvertes, de quelques inventions insignifiantes d'ordre réel. C'est ainsi qu'une immense dépense de force mentale a été et a dû être faite primitivement par l'humanité pour systématiser l'inexistant et coordonner l'impossible. Qu'on ne regrette pas trop cette prodigalité. Peut-être a-t-elle été un exercice nécessaire. Peut-être, sans l'aisance remarquable avec laquelle le besoin, faible au début, de vérité une et de force unie, de pensée et d'activité orientées, régulières, a trouvé d'abord à se satisfaire, à se déployer dans le domaine mythologique et rituel, ce besoin ne fût-il jamais devenu assez fort pour vaincre plus tard les résistances, autrement difficiles à surmonter, du domaine scientifique et industriel ; en sorte que, sans les litanies vides ou sans les hécatombes sanglantes de jadis, nos sciences et nos usines gigantesques n'existeraient pas.

Nous avons montré, dans ce qui précède, comment naît et se développe le besoin de logique sociale, par lequel seul la logique sociale se fait. Il s'agit de faire voir à présent comme il procède pour se satisfaire. Nous savons déjà qu'il se divise en deux tendances, l'une créatrice, l'autre critique, l'une fertile en combinaisons d'inventions ou de découvertes anciennes *accumulables*, l'autre en lutte d'inventions ou de découvertes *substituables*. Nous allons étudier à part chacune d'elles, et la seconde avant la première.

I. LE DUEL LOGIQUE.

Une découverte, une invention apparaît. Il y a deux faits à noter : ses augmentations de foi, par propagation de proche en proche ; et les diminutions de foi qu'elle fait subir à une autre découverte ou

1. Nous disons duel *logique*, mais nous aurions aussi bien pu dire *téléologique*, de même que plus loin union logique signifie aussi bien union téléologique. Nous avons cru devoir mêler les deux points de vue, du moins dans cet article.

invention ayant le même objet ou répondant au même besoin, quand elle vient à la rencontrer. Cette rencontre donne lieu au duel logique. Par exemple, dans toute l'Asie antérieure, l'écriture cunéiforme s'est propagée longtemps seule, de même que l'écriture phénicienne dans tout le bassin de la Méditerranée. Mais, un jour, ces deux alphabets se sont disputé le terrain de la première qui, lentement, a reculé et a disparu seulement vers le 1^{er} siècle de notre ère. Ce double fait social a son pendant individuel. En effet, quand une idée nous luit, elle ne nous inspire pas, dans le premier instant infinitésimal de son apparition, toute la foi en elle que nous aurons une minute ou quelques secondes après. La formation de toute croyance en nous est successive et graduelle, si rapide qu'elle soit, alors même que nul motif nouveau de croire ne nous a apparue. On dirait qu'il s'est répandu en nous, dans notre cerveau, une ondulation de foi de cellule à cellule. Puis, il vient presque toujours un moment où cette idée, une fois établie, se trouve attaquée par une autre qui la nie partiellement ou en totalité, et le combat syllogistique s'engage.

L'histoire des sociétés, comme l'évolution psychologique, étudiée par le menu, est donc une suite ou une simultanéité de duels logiques (quand ce n'est pas d'unions logiques). Ce qui s'est passé pour l'écriture avait déjà eu lieu pour le langage. Le progrès linguistique s'opère toujours par imitation d'abord, puis par lutte entre deux langues ou deux dialectes qui se disputent un même pays, et dont l'une refoule l'autre. Cette lutte est un conflit de thèses opposées, impliquées dans chaque mot ou dans chaque tournure qui tend à se substituer à un autre mot ou à une autre forme grammaticale. Si, au moment où je pense au cheval, deux termes, *equus* et *caballus*, empruntés à deux dialectes différents du latin, se présentent ensemble à mon esprit, c'est comme si ce jugement : « il vaut mieux dire *equus* que *caballus* pour désigner cet animal », était contredit en moi par cet autre jugement : « il vaut mieux dire *caballus* qu'*equus* ». Si, pour exprimer le pluriel, j'ai à choisir entre deux terminaisons, *i* et *s* par exemple, cet option s'accompagne également de jugements au fond contradictoires. Quand les langues romanes se sont formées, des contradictions de ce genre existaient par milliers dans les cerveaux gallo-romains, espagnols, italiens ; et le besoin de les résoudre a donné naissance aux idiomes modernes. Ce que les philologues appellent la simplification graduelle des grammaires n'est que le résultat d'un travail d'élimination provoqué par le sentiment vague de ces contradictions implicites. Voilà pourquoi l'italien dit toujours *i* et l'espagnol toujours *s*, par exemple, alors que le latin disait tantôt *i* et tantôt *s*.

J'ai comparé la lutte logique à un duel. C'est qu'en effet dans chacun de ces combats pris à part, dans chacun de ces faits élémentaires de la vie sociale édités à d'innombrables exemplaires, les jugements ou les desseins en présence sont toujours au nombre de deux. Avez-vous jamais vu, dans l'antiquité, le moyen âge ou les temps modernes, une bataille à trois ou à quatre? Jamais. Il peut y avoir 7 ou 8, 10 ou 12 armées de nationalités différentes, mais il n'y a que deux camps en présence, de même que, dans le conseil de guerre qui a précédé la bataille, il n'y a eu que deux opinions à la fois, en face et en lutte, à propos de chaque plan, à savoir celle qui le préconisait et l'ensemble de celles qui s'accordaient à le blâmer. Il est visible que le différend, la querelle à vider, sur un champ de bataille, se résume toujours en un *oui* opposé à un *non*. Tel est, au fond, tout *casus belli*. Sans doute, celui des deux adversaires qui nie la thèse de l'autre (guerres religieuses principalement) ou qui contre-carre son dessein (guerres politiques) a bien sa thèse ou son dessein aussi; mais c'est seulement en tant que négation ou obstacle, plus ou moins implicite ou explicite, direct ou indirect, que sa pensée ou sa volonté rend le conflit inévitable. Voilà pourquoi, par exemple, quel que soit dans un pays le nombre des partis politiques et des fractions de partis, il n'y a jamais, à propos de chaque question, qu'une dualité, celle du gouvernement et de ce qu'on appelle l'opposition, fusion de partis hétérogènes réunis par leur côté négatif. Eh bien! cette remarque doit s'étendre à tout. Partout et toujours la continuité apparente de l'histoire se décompose en petits ou grands événements distincts et séparables qui sont des *questions suivies de solutions*. Or une question est, pour les sociétés comme pour les individus, une indécision entre une affirmation et une négation, ou entre un but et un obstacle; et une solution, comme nous le verrons plus loin, n'est que la suppression de l'un des deux adversaires ou de leur contrariété. Nous ne parlons pour le moment que des questions. Ce sont vraiment des discussions logiques. L'un dit oui et l'autre dit non; l'un veut oui et l'autre veut non. Dans la catégorie du langage ou de la religion, du Droit ou du Gouvernement, n'importe, la distinction du côté oui et du côté non est aisée à trouver.

Dans le duel linguistique élémentaire dont nous avons parlé plus haut, le terme ou la locution reçus *affirment*, et le terme ou la locution nouveaux *nient*. Dans le duel religieux, le dogme officiel affirme, le dogme hérétique nie; comme plus tard, quand la science tend à remplacer la religion, la théorie admise est l'affirmation niée par la théorie nouvelle. Les luttes juridiques sont de deux sortes : l'une

au sein de chaque parlement ou de chaque cabinet qui délibère sur une loi ou un décret, l'autre au sein de chaque tribunal où l'on plaide une cause : or, pour le législateur, il y a toujours à choisir entre l'adoption d'un projet de loi, c'est-à-dire son affirmation, et son rejet, c'est-à-dire sa négation. Quant au juge, on sait bien que tout procès quelconque qui lui est soumis, singularité non remarquée et pourtant significative, a lieu entre un *demandeur* qui affirme et un *défendeur* qui nie. Si le défendeur fait à son tour une demande dite reconventionnelle, c'est un procès accessoire greffé sur le principal. S'il y a des tiers intervenants, chacun d'eux revêt, à tour de rôle, la qualité de demandeur ou de défendeur, et multiplie par sa présence le nombre des petits procès distincts renfermés dans le grand procès complexe. Enfin, dans les luttes gouvernementales (au sens très large du mot), il faut distinguer leur forme militaire ou militante et leur forme industrielle ; et la première doit se dédoubler, car les guerres sont extérieures ou internes, et ces dernières, appelées guerres civiles quand elles ont lieu à main armée, au plus haut point de leur intensité, constituent en temps ordinaire le conflit parlementaire ou électoral des partis. Dans une guerre extérieure, n'y a-t-il pas toujours une armée qui attaque et une autre qui se défend ? l'une qui veut oui, à chaque opération, et l'autre qui veut non ? et avant tout, la cause de la guerre, n'est-ce pas une prétention émise, ou, s'il s'agit de combats pour des doctrines, un dogme affiché et imposé, par l'un des belligérants, prétention ou dogme repoussés par l'autre ? Dans les guerres électorales ou parlementaires, il y a autant de combats distincts qu'il y a de mesures proposées ou de principes proclamés par les uns, et blâmés ou contredits par d'autres. Ce procès entre un demandeur officiel et un ou plusieurs défendeurs opposants se renouvelle sous mille prétextes depuis la formation d'un gouvernement ou d'un ministère, et se termine soit par l'anéantissement de l'opposition, par exemple en 1594 par la défaite de la Ligue, soit par la chute du gouvernement ou du ministère. Quant aux concurrences industrielles, elles consistent, à y regarder de près, en duels multiples, successifs ou simultanés, entre une invention déjà répandue, installée depuis plus ou moins longtemps et une ou plusieurs inventions nouvelles qui cherchent à se répandre en satisfaisant mieux le même besoin. Il y a toujours ainsi, dans une société en progrès industriel, un certain nombre de produits anciens qui se défendent avec un bonheur inégal contre des produits nouveaux. La production et la consommation des premiers, par exemple des chandelles de suif, impliquent cette affirmation, cette conviction intime, contredits par les producteurs ou les consommateurs des.

seconds, à savoir : ce procédé d'éclairage est le meilleur, ou le plus économique. Sous cette dispute de boutiques, on découvre avec surprise un conflit des propositions. La querelle, aujourd'hui terminée, entre le sucre de canne et le sucre de betterave, entre la diligence et la locomotive, entre la navigation à voile et la navigation à vapeur, etc., était une véritable discussion sociale, voire même une argumentation. Car ce n'étaient pas seulement deux propositions, mais deux syllogismes qui s'affrontaient, conformément au fait général que nous avons signalé en logique individuelle ; l'un disant, par exemple : « Le cheval est l'animal domestique le plus rapide ; or, la locomotion n'est possible qu'au moyen d'animaux ; donc la diligence est le meilleur mode de locomotion ; » l'autre répondant : « Le cheval est bien l'animal le plus rapide, mais il n'est pas vrai que les forces animales soient seules utilisables pour le transport des voyageurs et des marchandises ; donc, la précédente conclusion est fausse. » Cette remarque doit être généralisée, et de pareils chocs syllogistiques se montreraient facilement à nous, sous les duels logiques ci-dessus énumérés. J'ajoute, en ce qui concerne l'industrie, que la lutte ne s'y engage point seulement entre deux inventions répondant à un même besoin et entre les fabriques ou les corporations ou les classes qui les ont monopolisées séparément ; mais encore entre deux besoins différents, dont l'un, désir général et dominant, développé dans un milieu et à un moment donnés, par un ensemble d'inventions antérieures, par exemple l'amour de la patrie chez les anciens Romains, est jugé d'une importance supérieure, et dont l'autre, suscité par quelques inventions récentes ou récemment importées, par exemple le goût des objets d'art et du luxe ou de la mollesse asiatique, contredit implicitement la supériorité du premier, qu'il combat. Ce genre de lutte semble, il est vrai, se rattacher à la morale plutôt qu'à l'industrie ; mais la morale, à vrai dire, n'est que l'industrie considérée sous son aspect élevé et vraiment gouvernemental. Un gouvernement n'est qu'une industrie spéciale, propre ou jugée propre à satisfaire le besoin, le dessein majeur, que la nature des productions et des consommations longtemps prépondérantes ou des convictions longtemps régnantes a mis hors de pair dans le cœur d'un peuple et auquel la morale veut qu'on subordonne tous les autres. Tel pays réclame de la gloire avant tout, tel autre des terres, un troisième de l'argent, suivant qu'il a plus travaillé sous les armes, à la charrue ou à la fabrique. A chaque instant, peuples ou individus, nous sommes, sans nous en douter, sous l'empire d'un désir dirigeant, ou plutôt d'une résolution antérieure qui persiste en nous, et qui, née d'une victoire antérieure, a toujours de nouveaux combats à

soutenir, et sous l'empire d'une idée fixe, d'une opinion qui, acceptée après hésitation, ne cesse d'être attaquée dans sa citadelle. Voilà ce qu'on nomme un état mental chez les individus, un état social chez les nations. Tout état social ou mental suppose donc, aussi longtemps qu'il dure, un idéal. A la formation de cet idéal, que la morale défend et préserve, a concouru tout le passé militaire et industriel d'une société, et aussi tout son passé artistique. Or, l'art lui-même enfin a ses combats singuliers de thèses et d'antithèses. Dans chacun de ses domaines, à chaque instant, une école règne, qui affirme un genre de beau nié par quelque autre école.

Mais nous devons nous arrêter un instant pour insister sur ce qui précède. Pour le moment, nous ne considérons les faits sociaux qu'au point de vue logique, c'est-à-dire au point de vue des croyances, se confirmant ou se niant, qu'ils impliquent, et non des désirs auxiliaires ou contraires, qu'ils impliquent aussi. Ce serait là le point de vue téléologique dont nous dirons un mot plus loin, mais auquel nous n'accordons ici qu'un rôle secondaire. La difficulté est de comprendre comment des inventions, et aussi bien leurs agrégats, des institutions, peuvent s'affirmer ou se nier. Eclaircissons ce point une fois pour toutes. Une invention ne fait que satisfaire ou provoquer un désir; un désir s'exprime par un dessein; et un dessein, en même temps qu'il est un pseudo-jugement par sa forme affirmative ou négative (je veux, je ne veux pas), renferme une espérance ou une crainte, le plus souvent une espérance, c'est-à-dire toujours un jugement véritable. Espérer ou craindre, c'est affirmer ou nier, avec un degré de croyance plus ou moins élevé, que la chose désirée sera. Si, par hypothèse, je désire être député, désir développé en moi par l'invention du système parlementaire et du suffrage universel, c'est que j'espère le devenir en prenant les moyens connus. Et si mes adversaires me barrent le chemin (parce qu'ils *croient* qu'un autre les aidera mieux à obtenir des places désirées par eux, désir suscité en eux par l'invention ancienne ou récente de ces fonctions), c'est qu'ils ont une espérance nettement contradictoire. J'affirme que je serai probablement élu, grâce à mes manœuvres; ils le nient. S'ils cessaient absolument de le nier, s'ils perdaient tout espoir, ils ne me combattraient plus, et le duel téléologique prendrait fin, ici comme partout, avec le duel logique, ce qui montre l'importance capitale de celui-ci. Des vagues d'espérance ou de crainte qui s'entrechoquent perpétuellement sous la surexcitation intermittente d'idées nouvelles suscitant des besoins nouveaux, qu'est-ce autre chose que la vie sociale? Suivant qu'on prête attention au conflit, au concours des besoins, ou au conflit, au concours des espérances, on fait de la

téléologie ou de la logique sociale. Quand deux inventions répondent au même désir, elles se heurtent, comme je l'ai expliqué plus haut, parce que chacune d'elles implique de la part du producteur et du consommateur qui l'emploie, l'espérance ou la persuasion qu'elle est la mieux adaptée à son but et que, par conséquent, l'autre n'est pas la meilleure. Mais, même quand deux inventions répondent à deux besoins différents, elles peuvent se contredire, soit parce que ces deux besoins sont deux expressions dissemblables d'un même besoin supérieur, que chacun d'eux croit mieux exprimer que l'autre; soit parce que chacun d'eux exige, pour être satisfait, que l'autre ne le soit pas, et porte avec soi l'espérance qu'il ne le sera pas. Exemple du premier cas : l'invention de la peinture à l'huile, au xv^e siècle, niait l'invention ancienne de la peinture à la cire, en ce sens que la passion croissante pour celle-là contestait au goût subsistant pour celle-ci le droit de se dire la meilleure forme de l'amour des tableaux. Exemple du second : l'invention de la poudre au xiv^e siècle, en développant chez les monarques une soif toujours grandissante de conquêtes et de centralisation, qui ne pouvait s'assouvir sans l'asservissement des seigneurs féodaux, se trouvait en contradiction avec l'invention des châteaux forts et des armures compliquées qui avaient développé chez les seigneurs le besoin d'indépendance féodale; et si ces derniers résistaient au roi, c'est qu'ils continuaient à avoir confiance dans leurs créneaux et leurs cuirasses, comme le roi dans ses canons. Mais c'est surtout comme répondant à un même besoin que deux inventions se contredisent en histoire. Certainement l'invention chrétienne du diaconat et de l'épiscopat contredisait l'invention païenne de la préture, du consulat, de la dignité de patrice, car en obtenant ces derniers honneurs, le païen croyait satisfaire son désir de grandeur vraie et niait que ce désir eût pu l'être par les premiers, tandis que la conviction du chrétien était diamétralement contraire. Un état social qui admettait à la fois ces institutions contradictoires contenait donc un vice caché; et, de fait, des contradictions multiples de cette nature ont contribué, après l'avènement du christianisme, à la dissolution de l'empire romain et à la résorption de la civilisation romaine qui, à la Renaissance, a forcé la civilisation chrétienne à reculer à son tour. En un sens aussi, l'invention de la règle monastique de saint Bruno ou d'un autre religieux niait l'invention antique de la phalange romaine, puisque chacune d'elles, aux yeux de ceux qui l'utilisaient, répondait seule, et nullement l'autre, au besoin de sécurité vraie. Le style ogival, de même, niait l'ordre corinthien ou dorique; le vers rimé de dix syllabes niait l'hexamètre ou le pentamètre : pour un Romain, en effet, l'hexamètre et l'ordre corinthien

répondaient au désir de beauté littéraire et architecturale; pour un Français du XII^e siècle ils n'y répondaient pas, et le vers de dix syllabes cher aux trouvères, le style de Notre-Dame de Paris, y répondaient exclusivement. Ce que de telles conceptions avaient d'inconciliable, c'étaient donc les jugements qui les accompagnaient. Cela est si vrai que, lorsqu'un goût plus large a permis d'attribuer à la fois de la grandeur au patriciat et à l'épiscopat, de la beauté à l'hexamètre et au vers héroïque, ces éléments auparavant antagonistes ont pu vivre ensemble dans les temps modernes; de même que, bien plus tôt, les règles monastiques et les règles de la tactique militaire des anciens ont vécu en parfaite harmonie quand on a vu dans celles-ci la sécurité de la vie présente, dans celles-là la sécurité de la vie future.

Il est donc bien certain que tous les progrès sociaux par élimination consistent d'abord en duels d'une affirmation et d'une négation qui s'affrontent. Mais il est bon d'ajouter que la négation ici ne se soutient pas toute seule et doit s'appuyer sur une thèse nouvelle, elle-même niée à son tour par la thèse combattue. L'élimination doit donc être toujours en temps de progrès une substitution; aussi avons-nous confondu ces deux idées dans la seconde. Cette nécessité nous explique la faiblesse de certaines oppositions politiques sans programme propre, dont l'impuissante critique nie tout sans rien affirmer. Par la même raison, aucun grand hérésiarque ou réformateur religieux ne s'est borné au rôle négatif pour combattre efficacement un dogme; et la dialectique perçante d'un Lucien a moins ébranlé la statue de Jupiter que le moindre dogme chrétien balbutié par des esclaves. On a remarqué aussi justement qu'une grande philosophie établie résiste aux coups de ses adversaires, jusqu'au jour où l'ennemi est un rival, un autre grand système original qui surgit. Si ridicule que soit une école d'art, elle reste en vigueur tant qu'elle n'est pas remplacée. Le style ogival seul a tué le roman; il a fallu l'art de la Renaissance pour tuer le style gothique; et, malgré les critiques, la tragédie classique vivrait encore si le drame romantique, forme bien hybride pourtant, n'avait apparu. Un article industriel ne disparaît de la consommation que parce qu'un autre article industriel, répondant au même besoin, a pris sa place, ou parce que ce besoin a été supprimé par un changement de mode ou de coutume dont la propagation du goût nouveau, et non pas seulement d'un nouveau dégoût, de nouveaux principes, et non pas seulement de nouvelles objections, fournit seule l'explication ¹. De même, un prin-

1. Il peut se faire pourtant que, par suite de l'envahissement de la misère, des

cipe ou une procédure juridique ont beau être incommodes ou surannés, ils attendent pour disparaître qu'un principe nouveau ait trouvé sa formule, qu'une procédure nouvelle ait pris forme. Les vieilles actions de la loi auraient duré indéfiniment à Rome sans l'ingénieuse invention du système formulaire. Le droit quiritaire n'a reculé que devant les heureuses fictions et les inspirations libérales du droit prétorien. De nos jours, le code pénal français ainsi que bien d'autres codes criminels étrangers, est manifestement démodé et contredit par l'opinion publique, mais il se maintient et se maintiendra tant que les criminalistes de la nouvelle école utilitaire et naturaliste ne seront point parvenus à formuler et répandre leurs doctrines. Enfin, chez un peuple qui garde le même nombre d'idées à exprimer verbalement (car s'il en perd sans en acquérir au moins autant, sa civilisation décline au lieu de progresser), les mots ou les formes grammaticales de la langue ne sauraient être éliminés que par la propagation de termes ou de tournures équivalents; quand un mot meurt, c'est qu'un autre mot est né; et, par suite ou pareillement, quand une langue meurt, c'est qu'une autre langue a pris naissance en elle ou hors d'elle.

Ainsi, chaque duel logique en réalité est double, et consiste en deux couples d'affirmations et de négations symétriquement opposées. Seulement, à chaque instant de la vie sociale, l'une des deux thèses en présence, quoiqu'elle nie l'autre, se présente surtout comme une affirmation d'elle-même, et la seconde, quoiqu'elle s'affirme aussi, n'est en relief que parce qu'elle nie la première. Il est bien essentiel, pour la politique et l'historien, de distinguer si c'est par son côté négatif ou par son côté affirmatif que chacune d'elles est en relief, *et de marquer le moment où les rôles se renversent*. Car ce moment arrive presque toujours. Il est telle époque où une philosophie, une secte naissante, religieuse ou politique, doivent toute leur vogue à l'appui que trouvent en elles les contradicteurs de la théorie admise, du dogme, ou les dénigreur du gouvernement; et plus tard, quand cette philosophie ou cette secte ont grandi, on s'aperçoit un jour que toute la force de l'Église nationale, de la philosophie officielle ou du gouvernement traditionnel qui résistent encore, est de servir de refuge aux objections, aux doutes, aux alarmes soulevés par les idées ou les prétentions des novateurs, devenues séduisantes par elles-mêmes. Dans l'industrie et les beaux-arts, c'est

maladies, des fléaux de tous genres, un besoin disparaisse sans être remplacé ou ne le soit que par l'intensité croissante des besoins inférieurs, devenus excessifs et exclusifs de tous autres. Il y a alors déclin, recul de la civilisation, et non progrès.

d'abord pour le plaisir de changer, de *ne pas faire* comme on a toujours fait, qu'une partie du public, favorable aux modes, adopte un produit nouveau au préjudice d'un produit ancien; puis, quand cette nouveauté s'est acclimatée et a été appréciée pour elle-même, le produit ancien se réfugie dans les habitudes voulues d'une autre partie du public, favorable aux coutumes, qui entend montrer par là qu'elle *ne fait pas* comme tout le monde. Dans sa lutte avec un vieux vocable, une expression nouvelle agit au début par son attrait principalement négatif sur les néologistes, qui veulent ne pas parler comme on a parlé toujours; et, quand elle est usitée à son tour, le vocable antique n'est fort, à son tour, que par son côté négatif, dans le groupe des archaïstes qui ne veulent pas parler comme le vulgaire. Mêmes péripéties dans le duel d'un nouveau principe de droit contre un principe traditionnel.

Il est essentiel de distinguer maintenant les cas où le duel logique des thèses et des antithèses n'est qu'individuel, et ceux où il devient social. C'est seulement quand le duel individuel a cessé que le duel social commence. Tout acte d'imitation est précédé d'une hésitation de l'individu; car une découverte ou une invention qui cherche à se répandre trouve toujours quelque obstacle à vaincre dans une idée ou une pratique déjà établie dans chaque personne du public; et, dans le cœur ou l'esprit de cette personne, s'engage de la sorte un conflit, soit entre deux candidats, c'est-à-dire deux politiques, qui sollicitent son suffrage électoral, ou entre deux mesures à prendre, d'où naît sa perplexité, s'il s'agit d'un homme d'État, soit entre deux théories qui font osciller sa foi scientifique, soit entre deux cultes, ou un culte et l'irréligion, qui se disputent sa foi religieuse, soit entre deux marchandises, deux objets d'art, qui tiennent son goût et son prix d'achat en suspens, soit entre deux projets de lois ¹, entre deux principes juridiques contraires qui se balancent dans son esprit, s'il s'agit d'un législateur qui délibère, ou entre deux solutions d'une question de droit qui miroitent devant sa pensée, s'il s'agit d'un plaideur qui hésite à plaider, soit entre deux expressions qui s'offrent concurrentement à sa langue indécise. Or, tant que persiste cette hésitation de l'individu, il n'imité pas encore, et c'est seulement en tant qu'il imite qu'il fait partie de la société. Quand il imite, c'est qu'il s'est décidé. Supposez, par une hypothèse irréalisable, que tous les membres d'une nation restent à la fois et indéfiniment indécis comme il vient d'être dit. Il n'y aura plus de bataille à coups de vote, pour la même raison. Il n'y aura plus de guerre, puisqu'un ultimatum

1. Il peut y en avoir un plus grand nombre, mais il n'y en a jamais que deux en lutte à la fois dans la pensée hésitante du législateur.

ou une déclaration de guerre suppose une décision prise individuellement par les membres d'un cabinet. Pour qu'il y ait guerre, type le plus net du duel logique social, il faut d'abord que la paix se soit faite dans l'esprit des ministres ou des chefs d'État jusque-là hésitants à formuler la thèse et l'antithèse incarnées dans les deux armées en présence. Il n'y aura plus de querelles religieuses, ni de schismes, ni de disputes scientifiques, puisque cette division de la société en Églises ou en théories distinctes suppose qu'une seule doctrine a prévalu enfin dans la conscience ou la pensée, auparavant divisée, de chacun de leurs adeptes. Il n'y aura plus de procès. Un procès, difficulté sociale à résoudre, montre que chacun des plaideurs a résolu la difficulté mentale qui s'était posée à lui. Il n'y aura plus de concurrence industrielle entre usines rivales, entre ateliers rivaux; leur rivalité vient de ce que chacun d'eux ou chacune d'elles a sa clientèle à soi, c'est-à-dire que leurs produits ne rivalisent plus dans le cœur de ces clients. Il n'y aura plus de droits distincts, tels que le droit coutumier et le droit romain dans la France du moyen âge, se heurtant sur le même territoire et cherchant à empiéter l'un sur l'autre; cette perplexité nationale signifie que, de part et d'autre, les individus ont fait leur choix entre les deux législations. Il n'y aura plus de dialectes distincts luttant pour la prééminence, la langue d'oc et la langue d'oïl par exemple; cette hésitation linguistique de la nation a pour cause la fixation linguistique des individus qui la composent. En somme, je le répète, c'est quand l'irrésolution individuelle a pris fin que l'irrésolution sociale prend naissance et prend forme.

En même temps l'on voit que la nécessité de deux adversaires seulement en présence dans les luttes sociales s'explique par l'universalité de l'imitation, fait essentiel de la vie sociale. En effet, il ne peut jamais y avoir que deux thèses ou deux jugements opposés chaque fois que ce fait élémentaire a lieu : la thèse ou le dessein propre à l'individu-modèle, et la thèse ou le dessein propre à l'individu-copie. Si l'on veut élever son regard plus haut, et embrasser des masses humaines, on verra ce duel agrandi, devenu social, se produire sous mille formes, mais se refléter d'autant plus nettement dans les faits d'ensemble que l'association humaine est plus étroite et plus parfaite dans l'ordre des phénomènes dont il s'agit. Très nettement en matière militaire, à mesure que les armées se centralisent et se disciplinent, et qu'au lieu des multiples combats singuliers de l'époque homérique, il n'y a sur un champ de bataille qu'un grand combat à la lois. Très nettement aussi en matière religieuse, à mesure que les religions s'unifient et s'hierarchisent : le duel du catholicisme

et du protestantisme, du catholicisme encore et de la libre pensée suppose l'organisation avancée de ces cultes et de l'Église même des libres penseurs. Moins nettement en matière politique, mais avec une netteté croissante quand les partis s'organisent mieux. Moins nettement encore en matière industrielle; mais, si l'industrie parvenait à s'organiser suivant le vœu socialiste, il n'en serait pas de même. En matière linguistique, très vaguement, car la langue est devenue la moins nationalement consciente des œuvres humaines. Pourtant j'ai cité plus haut la lutte de la langue d'oc et de la langue d'oïl, et il y a bien d'autres exemples analogues. En matière juridique, vaguement aussi, depuis que l'étude du droit a cessé d'être une passion, que les écoles de droit ne sont plus des clientèles enthousiastes et disciplinées de professeurs glorieux, et qu'on ne voit plus rien de comparable aux grandes luttes des Sabéiens et des Proculéiens à Rome, des romanistes et des feudistes à la fin du moyen âge, etc.

Quand l'irrésolution sociale s'est produite et accentuée, il faut qu'elle se résolve à son tour en une résolution. Comment cela? Par une nouvelle série d'irrésolutions individuelles suivies d'actes d'imitation. L'un des programmes politiques qui se partagent une nation se répand par voie de propagande ou de terreur jusqu'à ce qu'il ait gagné un à un presque tous les esprits. De même, l'une des Églises ou des philosophies en lutte. Inutile de multiplier les exemples. Finalement, si l'unanimité, jamais parfaite, parvient à se réaliser dans une certaine mesure, toute irrésolution soit individuelle soit sociale se trouve à peu près terminée. C'est le terme inévitable. Tout ce que nous voyons aujourd'hui accepté, installé, entré dans les mœurs ou les croyances, a commencé par être l'objet d'ardentes discussions. Il n'est pas d'institution pacifique qui n'ait la discorde pour mère. Une grammaire, un code, une constitution implicite ou écrite, une industrie régnante, une poétique souveraine, un catéchisme : tout cela, qui est le fond *catégorique* des sociétés, est l'œuvre lente et graduelle de la *dialectique* sociale. Chaque règle de grammaire est l'expression du triomphe d'une habitude verbale qui s'est propagée aux dépens d'autres habitudes partiellement contradictoires. Chaque article du code est une transaction ou un traité de paix après de sanglants combats dans la rue, après de vives polémiques dans la presse, après des tempêtes oratoires dans le parlement. Chaque principe constitutionnel n'a prévalu qu'à la suite de révolutions, etc.¹ Il en est de même pour l'origine des catégories indivi-

1. On a distingué les constitutions *impératives*, ou si l'on veut improvisées, et les constitutions *contractuelles*, formées peu à peu. Distinction qui a d'ailleurs

duelles. La notion un peu développée de l'espace, du temps, de la matière, de la force, est, si l'on adopte les conclusions fortement motivées des nouveaux psychologues, le résultat d'hésitations, d'inductions, d'acquisitions individuelles pendant les premiers temps de la vie. Mais, de même que, chez le petit enfant, il existe déjà un noyau de vagues idées sur l'espace et le temps, sinon sur la matière et la force, formées au berceau, à un âge où ne peuvent remonter nos moyens d'analyse, de même, toute société primitive nous présente un corps confus de règles grammaticales, de coutumes, d'idées religieuses, de forces politiques, dont la formation nous échappe absolument.

Le dénouement du duel logique social a lieu de trois manières différentes. Il arrive assez souvent : 1° que la suppression de l'un des deux adversaires ait lieu par le simple prolongement naturel des progrès de l'autre, sans secours extérieur ni interne. Par exemple, l'écriture phénicienne n'a eu besoin que de continuer son mouvement de propagation pour anéantir l'écriture cunéiforme; il a suffi à la lampe de pétrole de se faire connaître pour faire disparaître dans les chaumières du midi le *calel* à huile de noix, légère transformation de la lampe romaine. Mais parfois il vient un moment où les progrès du plus favorisé même des deux concurrents s'arrêtent devant une difficulté croissante d'aller plus loin déloger l'ennemi. Alors, 2° si le besoin de lever cette contradiction est senti avec une énergie suffisante, on prend les armes et la victoire a pour effet de supprimer violemment l'un des deux duellistes. A ce cas se ramène facilement celui où une force autoritaire, quoique non militaire, s'impose; tel a été le vote du concile de Nicée en faveur du symbole d'Athanase; telle a été la conversion de Constantin au christianisme; telle est toute décision importante d'une assemblée ou d'un dictateur après délibération. Ici le vote ou le décret, comme la victoire là, est une condition extérieure nouvelle qui favorise l'une des thèses, des volontés rivales, aux dépens de l'autre, et fausse le jeu naturel des propagations imitatives en concurrence, à peu près comme un changement soudain de climat dans une région, à la suite de quelque accident géologique, a pour effet d'y bouleverser le jeu des propagations vivantes, en y mettant obstacle à la multiplication d'une espèce végétale ou animale d'ailleurs féconde, et y prêtant

de l'importance. (Voy. M. Boutmy.) Mais, au fond, les constitutions impératives elles-mêmes résultent d'une transaction entre les partis opposés dans le sein du Parlement d'où elles émanent. Seulement il n'y a ici *qu'un contrat*, à la suite d'une lutte, tandis que la constitution anglaise, par exemple, est née d'un grand nombre de luttes et de contrats entre des pouvoirs préexistants.

secours à la multiplication de telles autres, moins prolifiques pourtant. Enfin, 3° on voit très souvent les antagonistes réconciliés, ou l'un d'eux poliment et volontairement expulsé, par l'intervention d'une découverte ou d'une invention nouvelle. Arrêtons-nous à ce dernier cas, qui me paraît le plus important, car la condition qui intervient ici n'est pas extérieure, mais interne. D'ailleurs la découverte ou l'invention triomphante qui intervient ici joue le rôle de l'éclair de génie militaire, de l'heureuse inspiration du général sur le champ de bataille, qui, dans le cas précédent, avait déterminé la victoire de son parti. Par exemple, la découverte de la circulation du sang a seule pu mettre fin aux discussions interminables des anatomistes du xvi^e siècle; les découvertes astronomiques dues à l'invention du télescope au commencement du xvii^e siècle, ont seules résolu, en faveur de l'hypothèse pythagoricienne et contrairement à celle des aristotéliens, la question de savoir si le soleil tournait autour de la terre ou la terre autour du soleil, et tant d'autres problèmes qui divisaient en deux camps les astronomes. Ouvrez une bibliothèque quelconque, combien de questions jadis brûlantes, aujourd'hui refroidies; combien de volcans, maintenant éteints, y verrez-vous en éruption d'arguments et d'injures! Et, presque toujours, le refroidissement s'est opéré comme par miracle à partir d'une découverte savante, voire même érudite ou imaginaire. Il n'est pas une page de catéchisme, à présent récitée sans contestation par les fidèles, dont chaque ligne n'exprime le résultat de polémiques violentes entre les fondateurs du dogme, Pères ou Conciles; et qu'a-t-il fallu pour terminer ces combats parfois sanglants? La découverte d'un texte sacré plus ou moins authentique, ou une nouvelle conception théologique, à moins qu'une autorité réputée infaillible n'ait tranché de force le différend. De même, que de conflits entre les volontés et les désirs des hommes ont été apaisés, ou singulièrement amortis par une invention industrielle ou même politique! Avant celle des moulins à eau ou à vent, le désir d'avoir du pain et la répulsion pour le travail éternel de la mouture à bras se trouvaient en lutte ouverte dans le cœur des maîtres et des esclaves. Vouloir manger du pain, c'était vouloir cette fatigue atroce, pour soi ou pour autrui, et ne pas vouloir cette fatigue pour soi, quand on était esclave, c'eût été vouloir que personne ne mangeât du pain. Mais, quand le moulin à eau fut inventé, immense soulagement pour les bras serviles, ces deux désirs cessèrent d'être un obstacle l'un à l'autre. Pareillement, jusqu'à l'invention du chariot, l'une des plus merveilleuses de l'homme antique, le besoin de transporter de lourds fardeaux et le désir de ne pas s'épuiser à les porter sur ses épaules ou de n'en pas accabler ses bêtes de somme,

se sont combattus dans le cœur des gens et mutuellement entravés. L'esclavage, en somme, était une plaie nécessaire, pour l'accomplissement de travaux obligatoires et pénibles dont l'esclave, comme le maître, sentait la nécessité, et dont le maître rejetait le fardeau sur l'esclave, afin que, en ce qui concernait le maître du moins, le conflit des désirs contradictoires fût résolu, puisque sans cela il ne l'eût été pour personne. Cet antagonisme chronique de volontés et d'intérêts n'a fait place, par degrés, à un certain accord relatif, que par suite d'inventions capitales qui ont permis d'utiliser les forces inanimées, vents, cours d'eau, vapeur, au grand profit de l'ancien maître et de l'ancien esclave à la fois. Ici chaque invention intervenante a mieux fait que supprimer l'un des termes d'une difficulté; elle a supprimé la contrariété des deux. C'est ainsi (car une invention est un dénouement et réciproquement) que se dénoue le nœud d'une comédie où, quand la contradiction des volontés d'un père et de son fils, par exemple, est montée au point de paraître invincible, une révélation inattendue vient montrer qu'elle est purement apparente et sans la moindre réalité. Les inventions industrielles sont donc comparables à des dénouements comiques, autrement dits heureux et satisfaisants pour tout le monde, tandis que les inventions militaires, armements perfectionnés, stratégie savante, coup d'œil d'aigle à l'instant décisif, rappellent tout à fait les dénouements des tragédies, où le triomphe de l'un des rivaux est la mort de l'autre, où tant de passion et de foi s'incarne dans les personnages, où la contradiction de leurs désirs et de leurs convictions est si sérieuse que l'accord est impossible et le sacrifice final inévitable. Toute victoire est de la sorte l'écrasement, sinon du vaincu, du moins de sa volonté nationale résistante, par la volonté nationale du vainqueur, plutôt que l'accord des deux, malgré le traité qui suit et qui est un contrat forcé. L'histoire, en somme, est un tissu, un entrelacement de tragédies et de comédies, de tragédies horribles et de comédies peu gaies, qu'il est aisé, en y regardant de près, d'en détacher. Voilà peut-être pourquoi, soit dit en passant, dans notre âge beaucoup plus industriel encore que militaire, il ne faut pas s'étonner de voir au théâtre, image de la vie réelle, la tragédie, chaque jour plus négligée, reculer devant la comédie qui grandit et progresse, mais s'attriste ou s'assombrit en grandissant.

G. TARDE.

(*La fin prochainement.*)